

"Le 89 arabe" de B. Stora et E. Plenel

Avvertissement : Cette critique a été publiée le 10/09/2011 sur mon blog du journal numérique www.mediapart.fr, dont le directeur est Edwy Plenel lui-même – ce qui illustre la tolérance du dit journal !

Le bouquin en question, intitulé *Le 89 arabe, Réflexions sur les révolutions en cours* (Éditions Stock), a été écrit au plus tard en avril 2011, c'est-à-dire à peine quatre mois après le début de la révolte contre Ben Ali... et encore moins pour celles contre Moubarak, El Assad, Kadhafi, etc...

C'est un peu court pour une réflexion historique, mais Stora est un connaisseur réputé du Maghreb et Plenel un journaliste aguerrri aux réactions rapides que requièrent les événements importants.

Quant à moi, simple citoyen, je peux arguer tout de même et comme eux, d'une certaine connaissance *in situ* du monde arabe pour avoir vécu dans l'Algérie indépendante pendant presque 3 ans (1964-1967) en tant que coopérant technique.

NB : L'analyse ci-après suit le découpage en chapitres tels que dénommés par les auteurs.

L'histoire en marche¹ (p. 7)

Les auteurs justifient l'"histoire immédiate", mais cela ne doit pas faire oublier que plus elle est immédiate, plus les risques de mésinterprétation sont importants...

Ils revendiquent aussi leur sympathie pour les peuples et les événements en question : une franchise à porter à leur crédit... mais qui devrait les rendre encore plus circonspects, car, pour autant que je sache, leur déontologie professionnelle fait de l'impartialité un impératif.

Quoi qu'il en soit et pour le moment, je ne peux que souscrire à leur constat : « Quand les peuples se divisent en identités, communautés, religions, origines, nationalités, etc., ils font toujours le jeu de leurs oppresseurs et le lit de leurs détresses. »

La force de l'évènement (p. 11)

Encore un bon point relativement à la franchise : Stora, bien qu'ayant perçu des signes de modernisme au sein de ce monde arabe, dans lequel les grands médias ne voyaient que les manifestations sinon les attentats de l'extrémisme religieux ; admet avoir été néanmoins surpris – comme tout le monde – par la soudaineté des dites révolutions.

Le souvenir du 1989 européen (p. 16)

D'entrée, Plenel s'enthousiasme à propos de la Tunisie : « Nous sommes donc en présence d'un événement pur, improbable et imprévisible (...). Un événement de la même ampleur que cette nouvelle inattendue qui, en 1789, déranga la promenade routinière du philosophe Kant : la prise de la Bastille... ». Fichtre ! Mais soyons indulgent : l'exagération est le péché mignon du journalisme.

Stora, en bon historien, rappelle les précédents européens (portugais en 1974 et polonais en 1981²), tout en expliquant la spécificité du cas tunisien – en particulier vis-à-vis du reste du monde arabe.

L'écho du 1789 français (p. 22)

Ici Plenel revient sur la comparaison avec 1789 et Kant : philosophe dont la réputation pour ce qui concerne la *weltanschauung* est certes plus prestigieuse que celle de Beuve-Méry³ !

L'enthousiasme du journaliste continue : « Et si les révolutions arabes marquaient la fin définitive d'un cycle révolutionnaire daté, celui du XXe siècle, enfant des guerres et de leurs violences, guerres mondiales ou guerres coloniales, pour en ouvrir un autre, renouant avec les idéaux démocratiques initiaux, ceux du XVIIIe et du XIXe, retrouvant la fraîcheur de leur radicalité ? » ; au point de lui faire oublier justement les révolutions européennes des dernières décennies... qui ne manquèrent pas de fraîcheur ni de radicalité non plus !

Stora s'interroge, lui, sur la nature des dites révolutions. Elles sont perçues en Europe comme un "rattrapage" civilisationnel, estime-t-il ; alors que lui y voit une « reprise d'histoire », en ce sens que des mouvements progressistes étaient déjà apparus en Égypte dès les années 1820 – et ailleurs dans le monde arabe un siècle plus tard –, cependant que des dictatures nationalistes (cf. Nasser, Boumedienne, Assad père, Kadhafi...) s'établissaient aussitôt après la

1 C'est dommage que la majuscule ne soit de rigueur pour distinguer la science historique du sens trivial du même mot – alors que l'anglais, par exemple, emploie deux mots différents : history et story.

2 On peut y ajouter le grec (1974), l'espagnol (1975), le tchèque (1989), l'ukrainien (2004)...

3 Bien que le fondateur du *Monde* s'arrogeât le privilège de considérer notre ici-bas depuis l'étoile Sirius ; une position évidemment plus avantageuse que le Koenigsberg de Kant.

décolonisation, trahissant ainsi les idéaux démocratiques originels.

La reprise d'une histoire interrompue (p. 30)

La discussion diverge alors vers l'Afrique noire. On y refait le procès du colonialisme européen en général et belge en particulier. Stora : « La Belgique a (eu) une politique absolument effroyable. Une mise en esclavage radicale ». Plenel : « Au Congo belge, la moitié de la population a disparu en trente ans ». Par contre, aucune mention de l'interdiction de l'esclavage interne et vers les pays arabes, ainsi que de l'effort sanitaire et médical à porter au crédit des Européens ; et qui explique le boom démographique post-conquête.

Pourtant, l'historien devrait savoir que la plupart de ses collègues neutres font un bilan beaucoup plus mesuré de ladite colonisation... Parallèle antique : qui, aujourd'hui, mettrait en accusation les Romains ; dont les conquêtes n'ont pas été tendres, mais qui ont fait franchir à l'Europe "barbare" une étape civilisationnelle capitale.

Ensuite, le même Stora explique pourquoi, à son avis, les vellétés révolutionnaires post-indépendance ont fait long feu ; ce qui a entraîné « le Sud (...) dans une glaciation économique, politique, culturelle »... essentiellement à cause de l'interventionnisme européen (dont la fameuse Françafrique), selon lui. Peut-être, mais la chose n'a pu se faire sans l'accord d'une partie des Africains eux-mêmes...

La démocratie comme idée neuve (p. 36)

Je ne comprends pas que Stora approuve le propos de Yadh Ben Achour : « Nous avons compris [par le fait que le peuple tunisien s'est soulevé] que la légende de la démocratie importée de l'Occident est morte... ». Quel historien digne de ce nom nierait l'origine hellène de la démocratie directe et l'origine européenne de la démocratie représentative ? Voilà une occasion ratée pour rappeler le Tunisien à la modestie... surtout que l'institutionnalisation de cette démocratie est loin d'être terminée.

D'une façon générale, je prétends que, peu ou prou, les régimes reflètent les caractéristiques sociales des peuples en question. Pour preuve, il suffit de constater que la démocratie moderne est plus ancienne dans le nord-est européen que dans le sud-est ; et que l'autocratie est une tradition orientale remontant à la plus haute Antiquité.

L'information est une libération (p. 40)

C'est évidemment un truisme ! Et la démonstration du rôle majeur joué par Internet et WikiLeaks trouve naturellement sa place ici.

À noter l'autocritique de Plenel (p. 42) : « Vous allez peut-être me dire que j'idéalise [relativement au stade d'ébauche où se trouvent les dites "révolutions"] ». Et comment ! D'autant qu'entre le jour où il a écrit ces lignes et aujourd'hui, les choses ont bien peu avancé.

Le parallèle que fait Stora entre la libération de la parole relative aux minorités non arabes du Maghreb et le discours sarkozien concernant l'identité nationale française ne me paraît pas pertinent : il y a d'un côté ces minorités (Berbères, Kabiles et autres Coptes) traditionnellement opprimées et de l'autre une manœuvre préélectorale, dont le seul but est de récupérer le vote de l'extrême droite... Et non la volonté d'un changement réel de la politique migratoire ; ne serait-ce que parce que les grandes (et petites) entreprises, exploitent avec un profit maximal la main d'œuvre immigrée. De plus, le surcroît de chômage pour les citoyens français, qui découle de cette immigration, ne peut que modérer les revendications syndicales.

La défaite des politiques de la peur (p. 50)

Plenel stigmatise : des « dispositifs de méfiance et de distance se sont mis en place [en France](...) pour essayer de ne pas la voir, de la réfuter [la révolution arabe] : la peur de l'islamisme, la peur de l'immigration, la peur de la destabilisation, peur de l'inconnu, peur de l'étranger, peur du monde... ».

À croire qu'il n'a pas entendu parler des attentats meurtriers de Paris, New-York, Londres, Madrid. Pas plus que les hurlements anti-Marseillaise d'une jeunesse beur impudente. À ce sujet, on s'imagine le carnage si les mêmes huaient l'hymne algérien à Alger... et on n'ose pas penser au sort des petit-fils des Pieds-Noirs allant agiter le drapeau français à Alger.

Stora évoque ensuite l'Histoire des relations entre islam et Occident... sans mentionner deux faits géopolitiques fondamentaux :

– Le sud et l'est méditerranéens étaient hellénisés depuis près d'un millénaire et christianisés depuis cinq siècles, lorsque les guerriers d'Allah les ont occupés ; ce qui justifierait de considérer la colonisation du Maghreb comme une "reconquête" – tout comme pour l'Espagne.

– Depuis, le conflit fut quasi permanent entre islam et chrétienté.

Il admet que, concouramment à la colonisation violente, l'orientalisme avait des buts culturels pacifiques... mais le terme de civilisation ne sort pas de sa bouche. Or la grande majorité des historiens considèrent bien que la civilisation

islamique s'est fossilisée autour des 12e/13e siècles, alors que l'euro péenne prenait son stupéfiant envol – pour le meilleur : notre éthique universaliste, justement ; et pour le pire : la conquête de la planète souvent par la violence.

La crise du regard savant sur l'islam (p. 57)

Stora : « Il est très difficile, en France, de penser l'islam en dehors de la conflictualité ». Je lui retorquerais 3 remarques principales :

– La chose est largement réciproque : c'ad que les islamistes de tout bord attaquent nos valeurs et plus particulièrement la laïcité française.

– Les musulmans sont les seuls immigrés à exhiber de façon ostentatoire leur croyance... et à exiger qu'on respecte leurs coutumes – même si elles nous choquent.

– L'islamophobie est largement partagée dans toute l'Europe où l'islam s'est installé.

Ceci dit, les auteurs ont raison de critiquer la politique française, particulièrement myope sur la récente crise du monde maghrébin... Mais, après tout, les relations entre États sont forcément empreintes de *realpolitik*.

Ils s'offusquent de la politique anti-immigration sarkozienne – d'ailleurs sciemment inefficace, pour les raisons données ci-dessus... Mais la chose n'est-elle pas le véhicule principal du fondamentalisme islamique ?

Ils prétendent que refuser les diplômés constitue une perte de richesse pour la France – alors qu'ils savent parfaitement que leurs diplômés ne sont pas toujours de bon niveau et qu'il n'y a pas assez de travail pour les diplômés hexagonaux eux-mêmes... sinon que c'est justement chez les diplômés musulmans que l'islamisme façon Al Qaïda avait prospéré.

Soyons clair : comme dans toute population, il y a les "bons" et les "mauvais" immigrés. Mais comment les discriminer sur la mine ?

Le verrou du double traumatisme algérien (p. 64)

Stora vient de citer plusieurs grands orientalistes français, tout sauf anti-islamiques, alors que Plenel sort un Jack Goody qui accuse l'Occident de *Vol de l'histoire* ! Il est vrai que la "politically correct attitude" est d'origine anglo-saxonne... qu'une partie de l'*intelligentsia* française s'est empressée d'adopter – comme tout ce qui vient d'outre Manche ou Atlantique.

Stora évoque bien « le problème de la réforme à l'intérieur du monde musulman ». Mais une inhibition – d'origine idéologique, à mon avis – l'arrête aussitôt. Nulle mention du blocage sociétal que constitue le dogme de l'intangibilité littérale du Coran ; lequel est contraire à nos droits de l'Homme (et encore plus de la Femme).

Puis les auteurs reprennent l'antienne de la seconde culpabilité française vis-à-vis de l'Algérie (la première étant évidemment la colonisation) : le « soutien des régimes (algériens) en place »... alors qu'ils viennent de stigmatiser l'interventionnisme français (et généralement occidental) à l'encontre des ex-colonies...

C'est tout sauf le « regard "lucide et calme" » que revendique par ailleurs Stora !

L'effacement de la question démocratique (p. 69)

Ici, Plenel, rappelle que les pays en question sont « passés brutalement [suite à la chute de l'URSS] d'une alliance géopolitique à l'autre (...) avec pour seule ambition de survivre ». Est-ce un éloge ou une critique ? La réponse se trouve quelques lignes plus bas (p. 70) : « ...ces pays, ces dictateurs, ces régimes ont su nous renvoyer le miroir que nous voulions. Ils ont su écrire leur propre histoire en épousant la nôtre, nos peurs, nos aveuglements, nos ignorances ». Comme si épouser notre histoire n'était pas sémantiquement antonyme d'écrire la leur propre !

Le communisme arabe et le tournant de 1965 (p. 74)

Plenel stigmatise avec raison la dérive des régimes post-coloniaux vers la dictature... mais là encore son biais "politiquement correct" ressort : « [ce déni démocratique] ne saurait être imputable en priorité à l'islam, mais vient des pathologies de nos modernités politiques... ». Comparer les magouilles politiciennes de nos dirigeants aux dictatures plus ou moins sanglantes sévissant dans les pays ex-colonisés ; c'est faire preuve d'une absence de mesure qui disqualifie la thèse soutenue.

Notons ici les quelques lignes que Stora dédie à la répression anti-juive – quasi systématique dans les pays islamiques, à l'exception notable de la Tunisie – alors qu'en Israël même, les musulmans jouissent des mêmes droits que les Juifs. Réalité jamais mentionnée dans le bouquin.

Enfin l'esquisse d'une *weltanschauung* géopolitique de quelque hauteur sur l'écrasement du communisme dans le Tiers-Monde, suivi de son implosion dans le monde soviétique ; et sa "capitalisation" sournoise dans une Chine qui – tradition oblige – n'a pas voulu perdre la face... Mais ce dernier événement majeur n'est pas mentionné, alors qu'il est en train d'affecter les pays arabes comme le reste du monde par l'énorme capacité industrielle et financière du nouvel Empire du Milieu.

Totalitarisme européen et nationalisme arabe (p. 80)

L'analyse de l'Histoire du Proche-Orient continue et les auteurs admettent que l'Orient essaie toujours de rattraper l'Occident et que le communisme est une idéologie on ne peut plus occidentale... tout comme le fascisme ou la démocratie d'ailleurs.

Je savoure le réalisme de ce constat storatien : « l'effondrement du nationalisme arabe aujourd'hui est à la fois le produit de la chute du communisme stalinien et de la fin d'une histoire des régimes totalitaires européens ».

Concernant le nationalisme arabe, l'historien conjecture sa renaissance, mais dans le cadre d'une Union Arabe à l'exemple de l'Union Européenne... ce qui, à mon avis (basé sur une analyse géopolitique que j'ai exposée ailleurs⁴), constituerait un danger potentiel de conflit avec l'Europe ; sachant que les "chocs de civilisation"⁵ (comme dirait Huntington), n'ont rien à faire des sentiments de quelques individus – fussent-ils historiens.

Les monarchies ont contaminé les républiques (p.85)

Effectivement, puisque dans le monde arabe, la différence entre les monarchies de droit divin et les dictatures "républicaines" est bien mince : les deux sont oligarchiques et dictatoriales ; leurs régimes perdurent grâce à l'alliance du sabre et du Coran.

Les conseils et souhaits des auteurs relativement aux dites révolutions sont bels et bons mais on sait que la démocratie réelle implique une classe moyenne forte ; ce qui n'est pas le cas de la grande majorité des pays en question...

L'histoire enfouie de la démocratie arabe (p.91)

Plenel revient sur le parallèle entre l'oligarchisation occidentale et celle des pays arabes, tous régimes confondus, avec une question pertinente (« nos propres classes dirigeantes n'ont-elles pas déserté l'éthique ou l'exigence démocratique ? »), à laquelle il a déjà répondu auparavant en plaçant les deux catégories de pays sur le même plan – ce qui est un non sens socio-économique et culturel.

Un historique des mouvements démocratiques est établi, qui à lui seul montre un décalage d'un bon siècle entre l'Europe et le monde arabe relativement à la violence sociale – hors nazisme et communisme, naturellement.

L'islamisme comme miroir des dictatures (p. 102)

À mon avis, les auteurs ne donnent pas une explication convaincante de l'émergence du fondamentalisme musulman. Je propose donc la mienne : un mouvement d'une telle ampleur ne peut s'expliquer que par des causes géopolitiques. La première me paraît être la formidable poussée démographique : seule la jeunesse est révolutionnaire. D'autre part, les pays d'Allah ayant été dominés par l'URSS athée ou l'Occident chrétien et le socialisme dit arabe ayant échoué économiquement et politiquement, la seule idéologie à portée de main des peuples arabo-musulmans c'était évidemment l'islam. Non l'islam pacifique et compromis avec l'Occident ; mais l'islam guerrier des origines, aux valeurs antinomiques des nôtres.

D'où le succès rapide de la révolution iranienne ; le pouvoir du Shah étant totalement inféodé à l'impérialisme anglo-américain. Mais cet exemple de révolution réactionnaire est resté unique ; sans doute à cause de la traditionnelle rivalité entre chiisme et sunnisme et de la collusion d'intérêts entre les pétromonarchies et ses clients occidentaux...

D'où la dérive terroriste... Laquelle m'a toujours paru géopolitiquement beaucoup moins dangereuse que l'islamisation rampante, véhiculée par une immigration massive. Phénomène qu'une grande partie de l'*intelligentsia* européenne veut ignorer, mais que la population supporte de moins en moins... D'autant plus dangereux que notre société est minée par sa démographie déclinante.

En bref, le contexte actuel me paraît avoir de profondes similitudes avec celui de l'Empire romain décadent ; d'abord incapable de maintenir la culture païenne vis-à-vis du totalitarisme chrétien ; puis de défendre son indépendance même vis-à-vis des "Barbares".

Sous l'évènement, la longue durée des sociétés (106)

L'optimisme de Plenel me paraît peu fondé : si la probabilité de choc frontal entre les deux bords de la Méditerranée diminue (et l'intervention décisive de l'Otan en Libye joue dans ce sens), cela n'empêche pas la détérioration sur trois "fronts" qui nous concernent directement ou indirectement :

- le front israélo-palestinien,
- le front islamo-chrétien qui traverse l'Afrique depuis le Soudan jusqu'à la Côte d'Ivoire,
- le "front" intérieur islamo-occidental : le plus dangereux pour nous, selon moi.

Ces trois "fronts" ne sont pas indépendants : un incident sur l'un d'eux peut aisément se propager aux autres... et les

4 Dans la saga intitulée *Chroniques passésistes et futuristes* qui figure sur ce même site.

5 Il ne s'agit pas de civilisations différentes, l'occidentale étant la seule vivante aujourd'hui ; mais de cultures.

exemples relativement récents des guerres du Liban et de l'ex-Yougoslavie montrent qu'en cas de confrontation, ce sont les extrémistes qui triomphent.

— Mais le Liban pas plus que la Yougoslavie ne peuvent être comparés à l'Europe, ni sociologiquement ni culturellement : il n'y a pas chez nous de tradition communautariste. Objecteriez-vous.

— Elle est en train de se faire, la tradition communautariste : les ghettos ethno-religieux grossissent, non ?... Mais c'est évidemment le contexte socio-économique européen qui est susceptible de transformer une émeute banale impliquant des "Arabes", en guérilla urbaine... et plus si affinités. Or, l'appauvrissement que l'on constate – aussi bien dans les ghettos qu'aux alentours – ne permet guère l'optimisme.

— Cependant, les révolutions arabes montrent que c'est l'aspect laïc et démocratique qui y prédomine ! Répliqueriez-vous dans le sens des auteurs.

— L'Histoire montre qu'un mouvement de masse cherche toujours un justificatif idéologique. En l'occurrence, le fondamentalisme islamique inter-européen, travesti en revendication de la liberté religieuse (cf. Ramadan), se revigorerait et une étincelle suffirait pour déclencher le pire...

Quittons ce chapitre en appréciant le constat de Plenel « Au fond tous les enseignements [en particulier la philosophie et l'Histoire] sont supposés subversifs parce qu'ils forment l'esprit critique ». À qui le dit-il ?

Une chance pour la Palestine et, donc, pour Israël (113)

Plenel : « c'est suicidaire pour l'État d'Israël de rester enfermé dans cette guerre permanente avec son environnement ». Rien n'est plus vrai – d'autant que désormais la majorité des Palestiniens acceptent l'existence de l'État hébreux.

À noter que les auteurs ne sont pas toujours en phase : Stora a raison de réagir au terme d'"aventure coloniale" employé par Plenel au sujet d'Israël ; sachant que les Arabes ne sont, après tout, que des envahisseurs, qui ont fini par islamiser la majorité de la population – tout en contribuant à l'exode des Juifs et des chrétiens pour cause de sujétion à la *Dhimma* autrefois et aux vexations récurrentes aujourd'hui.

Syrie, Irak, Yémen, Arabie : la diversité dans l'unité (125)

Un trop bref tour d'horizon sur l'ensemble du monde arabe et le rappel bienvenu de la millénaire confrontation entre sunnites et chiïtes ; ces derniers tenant l'Iran, qui, sans faire partie du monde arabe, domine potentiellement le Moyen-Orient.

Bon, encore une fois, c'est l'Algérie qui tient la vedette : tout au moins par le nombre de lignes qui lui sont consacrées. D'après Stora, si ce pays n'est pas en révolution, il bouge néanmoins beaucoup... Tant mieux : on peut même rêver que son gouvernement procède à une révision du bilan colonial : ne serait-ce qu'en divisant par deux les pertes algériennes de la guerre d'indépendance (chiffrées par sa propagande à un million et demi), cela en conformité avec les estimations des historiens impartiaux...

Les surprises françaises de l'événement arabe (p. 131)

Voilà encore une des nombreuses redites du bouquin : la supposée peur des Français et son instrumentalisation par le pouvoir. En fait, la tactique sarkoziste pour capter les voix de l'extrême droite avait commencé bien avant les événements en question. C'est un des passages du bouquin où l'idéologie "politiquement correcte" de Plenel transparaît avec le plus d'intensité. Visiblement, il ignore là un fondement de la profession, qui est l'équité, d'autant plus qu'on vient de parler des pays arabes chez lesquels le nationalisme sinon le fanatisme sont sans commune mesure avec ce qui se passe en France (et en Europe). D'autre part ; et toujours contrairement à son opinion, je considère – avec, je crois, une majorité de Français (et d'Européens) – que le sentiment de n'être plus chez nous en France (et en Europe) est parfaitement compréhensible.

La position de Stora est moins extrême : il se contente de stigmatiser la faiblesse sinon l'absence de témoignages de solidarité avec les mouvements populaires tunisio-égyptiens de la part des partis et autres syndicats de gauche – en contradiction avec l'internationalisme.

Pour moi, l'explication est très simple : le Français (et l'Européen) moyen ; compte tenu de ce qui se passe dans sa rue grouillante d'immigrés extra-européens, donc ultra-visibles sinon provocateurs par leurs symboles religieux ostentatoires ; se dit qu'il n'a rien de commun avec ces gens-là – d'autant plus qu'il n'y a guère ils manifestaient chez eux hystériquement contre les *Koufar* (mécréants) que nous sommes.

Parler de "racisme" de nos compatriotes à ce propos est une exagération contre-productive et constitue un véritable cadeau politique au sarkozisme et à l'extrême droite.

Le moment de vérité de notre histoire coloniale (p. 136)

Qui a prétendu que Plenel a trop le nez sur le guidon ? Car ici il chausse les bottes du géopoliticien ; pour lequel « [la question], qui n'est pas propre à la France, est celle de la fin de ce très long cycle d'au moins cinq siècles où l'Occident a

donné le la au monde, où aucun territoire, aucun peuple, aucune culture n'a échappé aux nôtres, pour le meilleur ou pour le pire ».

Conclusion : « Culturellement, politiquement, nationalement, nos sociétés doivent apprendre un nouveau rapport au monde qui n'est plus de domination (...), ce qui appelle évidemment l'invention d'un nouvel imaginaire national ».

C'est un anachronisme : la France (et l'Europe), ça fait belle lurette qu'elle a remis le rapport de "domination au monde" dans le galetas de grand-papa... En font foi – entre autres faits sociologiques – le nombre de mariages mixtes et d'adoption d'enfants extra-européens.

Le "nouvel imaginaire national" consiste – je suppose – à intégrer l'islam. Le problème – dois-je le rappeler – est que le musulman se définit par son obéissance stricte à la lettre du Coran... et que cette lettre n'est pas compatible avec nos valeurs fondamentales, tout simplement. Sans parler de la puissance géopolitique du dit islam – dont j'ai déjà évoqué les dangers potentiels qu'elle implique, conflit israélo-palestinien oblige.

En tout état de cause, il est dommage que Plenel n'emploie son talent – qui est remarquable – à la dénonciation de l'islamisme rampant d'un Ramadan et à la promotion d'un islam européen qui admette formellement l'historicité du Coran et l'impératif des valeurs résumées dans la Déclaration Universelle des Drois humains.

Retour sur l'aventure libyenne de Nicolas Sarkozy (p.142)

Plenel y critique l'intervention française en Libye, alors qu'il avait protesté contre la non intervention en Tunisie et en Égypte. On ne peut être plus illogique : les révolutions de ces deux derniers pays s'étant déroulées et conclues rapidement avec des pertes humaines relativement minimales... Ce qui n'aurait pu être le cas en Libye où Kadhafi annonçait lui-même le massacre des civils.

Et ce ne sont pas les compromissions du pouvoir sarkozien avec les dictateurs en question – pas plus que l'appât du pétrole – qui changent fondamentalement cette affaire ; sachant que, hélas, la raison d'État et la morale individuelle ne se recouvrent pas. Prétendre le contraire relève de la naïveté ou de la mauvaise foi.

Ici je relève un détail signifiant, comme disent les pys : Stora « (se) préoccupe (du) sort des populations civiles avec des risques d'abandon... ». C'est tout à son honneur ; mais nulle part dans ce bouquin si impitoyable pour l'Occident, ni lui ni Plenel n'ont mentionné le magnifique rôle humanitaire des organisations caritatives occidentales. Dans les pays arabes comme dans le monde entier – un des critères, sinon le premier, qui positionne l'Occident à la pointe de la civilisation.

1991-2001, 2001-2011, 2011-... Un nouveau cycle ? (p. 149)

À noter le mot tout à fait pertinent de Plenel : "Après tout, la politique, c'est un pari, plus ou moins lucide... ». Mais je n'ai guère perçu cette sagesse dans ses propos !

Quant aux cycles décennaux qu'il suggère ; ils me paraissent peu significatifs du point de vue géopolitique. Ce qui me semble plus important, c'est de constater que les frontières socio-culturelles s'avèrent d'une remarquable constance spatio-temporelle : au moins depuis un bon millénaire, le "limes" sud de l'Occident européen traverse la Méditerranée en son milieu – sauf poussées périodiques de part et d'autre qui expriment le dynamisme des peuples en question. Ainsi la conquête arabe de l'Espagne au 8ème siècle et la conquête française de l'Algérie au 19ème ; pour ne parler que de la Méditerranée occidentale.

De nos jours, la puissance militaire du Sud ne pouvant rivaliser avec celle du Nord, son dynamisme démographique s'exprime par le flux migratoire que l'on connaît. Craignons que sa massivité ne crée dans nos cités une frontière socio-culturelle intérieure susceptible de devenir un champ de bataille !

Le monde arabe, c'est aussi notre propre histoire (p. 152)

C'est non seulement la propre Histoire des auteurs, mais – plus ou moins directement – celle de millions de Français de souche comme de Français d'origine arabe...

Ma conclusion personnelle sur ce dialogue :

Je suis littéralement abasourdi par l'absence de mesure des auteurs vis-à-vis des événements en question : visiblement, pour eux, l'Occident c'est le Mal et la lumière ne vient que du Sud. Difficile d'imaginer une attitude plus politiquement correcte !

Autant Edwy Plenel effectue un travail journalistique formidable au sein de Médiapart – absolument indispensable à notre démocratie –, autant ses vues sur les relations euro-arabes me paraissent plutôt naïves.

Quant à Benjamin Stora, sa profession d'historien me permet, je crois, d'être encore plus sévère... car lui est censé savoir que les relations de peuple à peuple (ou d'État à État) n'ont pas grand chose de commun avec les relations individuelles. Elles ne sont pas soumises à la même éthique.

NB : Mon opinion vis-à-vis de l'islam en France est exposée dans ma *Réponse publique à M. Moussaoui, Président du CFCM* ; laquelle figure dans cette même rubrique, suivie de l'intégralité de l'article du dit président, intitulé *Pour le droit du culte musulman en France à l'indifférence* et publié dans *Le Monde* du 12/02/2010.